

Emilia HILGERT, Silvia PALMA, Pierre FRATH, René
DAVAL, dirs, *Théories du sens et de la référence.*
Hommage à Georges Kleiber

Reims, Éditions et Presses universitaires de Reims, coll. Res per nomen,
2014, 662 pages

Guy Achard-Bayle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10222>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10222](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10222)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 331-333

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Guy Achard-Bayle, « Emilia HILGERT, Silvia PALMA, Pierre FRATH, René DAVAL, dirs, *Théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10222> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10222>

Tous droits réservés

Marc Bonhomme s'interroge sur les valeurs axiologiques de la métaphore publicitaire. Finalement, le chapitre 8 (pp. 239-255) explique le fonctionnement complexe de l'euphémisme dans la presse écrite.

Tout compte fait, *Pragmatique des figures du discours* est sans doute resté un ouvrage de référence en la matière, malgré sa première date de publication. Il se distingue surtout par son application de nouvelles théories linguistiques, fondamentalement pragmatiques, à un domaine de recherche ancien : celui des figures du discours. En outre, il établit des liens à la fois utiles et judicieux entre la théorie et la pratique. Bref, il s'agit d'un livre exigeant (son langage est fréquemment technique) dont un spécialiste des figures du discours souhaitant réviser et approfondir ses connaissances ne peut que profiter:

André Horak

Université de Berne, CH-3000
andre.horak@rom.unibe.ch

Emilia HILGERT, Silvia PALMA, Pierre FRATH, René D'AVAL, dirs, *Théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*

Reims, Éditions et Presses universitaires de Reims, coll. Res per nomen, 2014, 662 pages

Organisés tous les deux ans depuis 2007 par le Centre interdisciplinaire de recherche sur les langues et la pensée (Cirlep), les colloques de linguistique *Res per nomen* ont pour objet les théories du sens et de la référence : en raccourci, la sémantique référentielle. Le quatrième colloque du nom organisé en 2013, et dont les actes sont parus un an plus tard, est un hommage à Georges Kleiber; que les éditeurs considèrent dans leur présentation (p.9) comme l'« initiateur » de ladite sémantique référentielle.

Dans cette théorie du sens et de la référence, la question du réel est primordiale : ainsi Georges Kleiber l'a-t-il posée, dès sa thèse au titre révélateur (*Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Metz, Centre d'analyse syntaxique, 1981), et dès le début de celle-ci : « Comment le langage arrive-t-il à parler du réel » ? Par la suite (*Problèmes de sémantique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 1999 ; « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, 2001, pp. 21-41), l'auteur a consacré divers articles ou chapitres à la question du sens et de la réalité, c'est-à-dire à leur rapport. Pour autant, si sa sémantique peut être dite référentialiste, Georges Kleiber défend un réalisme « modéré » dans la mesure où les unités lexicales ou les énoncés qui véhiculent le sens continuent d'être en relation avec le réel et sont

donc censés, pour bon nombre d'entre eux, dire le vrai, mais aussi dans la mesure où ils résultent d'une co-construction garante du sens partagé, qui dépend de « l'expérience collective » (p.21).

La réflexion et la production de Georges Kleiber étant foisonnantes, l'originalité de ce volume d'actes est de donner un fil conducteur aux 40 études qu'il réunit : la *dénomination* ; ce concept reprend celui de *denominatio* qui est « utilisé par les nominalistes médiévaux pour parler de la relation entre le nom des choses et les choses elles-mêmes [...], il est le nom de ce qui est supposé exister » (p. 19). Et si le terme resurgit au xx^e siècle dans la philosophie logique, par exemple de Bertrand Russell (« On Denoting », *Mind*, 14, 1905, pp. 479-493), le propre de la *dénomination* chez Georges Kleiber sera d'en étudier la face linguistique : « Il définit la dénomination comme "une relation entre une expression linguistique X et un ou des éléments ou choses de la réalité x [...]. On appelle aussi *dénomination* l'expression linguistique X" » (p. 22). Cette citation centrée sur « l'expression linguistique » laisse entendre la diversité et la complexité que prendra la notion de dénomination chez Georges Kleiber : l'objectif de ce quatrième volume de la collection « Res per nomen » sera alors d'en revoir ou réévaluer les différents aspects ou impacts. Ainsi les éditeurs ont-ils réparti les quarante contributions en six chapitres, intitulés « Dénomination et... » : « Référence » (pp. 17-119), « Problèmes sémantiques » (pp. 121-283), « Évolution lexicale » (pp. 285-386), « Noms propres » (pp. 397-498), « Proverbes » (pp. 499-564), « Anaphore » (pp. 565-661). On voit par là, une fois encore, et la complexité du modèle sémantique, fondé sur la référence, et la diversité des domaines dans lesquels Georges Kleiber s'est illustré... Ainsi devons-nous et allons-nous dans cette note nous restreindre aux contributions qui reprennent, analysent et prolongent directement les travaux de l'auteur auxquels le recueil rend hommage : sur la sémantique lexicale, le sens figé et figuratif (proverbes), le nom propre (dit vide de sens).

La première contribution est celle Pierre Frath (pp. 19-33) ; elle porte sur la notion même de référence, et le fait que, dépassant la dichotomie saussurienne signifiant-signifié, Georges Kleiber « a réintroduit [à côté de la vox] la res », soit, dans le triangle sémiotique, la référence au monde. Pour autant, si Georges Kleiber réintroduit le monde, c'est « de manière bien différente de celle qui prévaut dans la philosophie analytique » : ainsi Pierre Frath montre-t-il l'originalité de la démarche référentialiste de Georges Kleiber, car « si les philosophes du langage se sont surtout intéressés au référent, [il] a centré son attention sur les aspects linguistiques de la relation [de] dénomination » (pp. 20-22).

Une autre originalité du modèle surgit alors : cette relation de dénomination est paradoxale en ce que l'unité dénommée ne réfère pas par ses parties : ainsi *mouche* n'est pas la somme de *mouche* + *petite* car « le sens du tout est plus que le sens des parties » (p. 23). Il en résulte une différence entre dénomination (par exemple, *ophtalmologue* monolexical) et désignation discursive (par exemple, *médecin des yeux* polylexical).

En conséquence, Georges Kleiber postule la « fixité [...] iconique de la chose dénommée [qui] apporte une explication à la rigidité [des unités phraséologiques polylexicales comme *pomme de terre*] » (p. 24) ; il en va de même avec le proverbe qui a un sens codé et non composé : il est donc une dénomination – celle d'une situation qui « rentre dans une catégorie dont la langue me dit, grâce à l'existence du proverbe, qu'elle est préexistante » (p. 28). De la sorte, le référentialisme de Georges Kleiber repose sur des catégories et sur un « engagement ontologique », soit « l'existence de choses en un seul morceau supposée par nous » (p. 29, la graphie originale est respectée).

La contribution de Pierre Frath peut alors se terminer par une déclaration de sa part en faveur du nominalisme : la catégorie (notion platonicienne puis aristotélicienne reprises par les logiciens des conditions nécessaires et suffisantes et les cognitivistes du prototype) n'est pas dans la pensée, hors ou avant la langue : « Elle est constitutive de la langue et de la pensée, dans cet ordre, et cette caractéristique est [...] liée à la dénomination » (p. 31). Ainsi le nominalisme (anti-idéaliste, donc anti-cognitivist) de Pierre Frath consiste-t-il à se « dispenser [d'une] ontologie des concepts dont on ne voit pas très bien ni comment elle serait produite dans notre esprit, ni pourquoi elle serait la même chez tous les êtres humains » (p. 32).

Dans le prolongement, nous pouvons lire Irène Tamba (pp. 501-516) sur les proverbes, autrement dit sur la question du sens dit « figé ». L'auteure entend faire deux choses : prendre en compte le sens littéral des proverbes qui est généralement laissé de côté ; substituer à la notion de sens littéral celle de sens compositionnel ; ainsi *Il ne faut pas mélanger les torchons avec les serviettes* s'interprète-t-il bien comme un énoncé générique et déontique d'où découle le sens *gnomique*, « l'expression d'une règle communément admise » (p. 502). Pourquoi, alors, parler de sens compositionnel ? Parce que l'interprétation métaphorique repose bien sur la composition structurelle (et souvent binaire) du proverbe, dont le sens figuré ou figuratif est dérivé par calcul analogique : A (serviettes) est à B (personnes de haute condition) ce que C (torchons) est à D (personnes de basse condition).

Ainsi Georges Kleiber, qui a beaucoup travaillé sur la métaphoricité proverbiale, et avec Irène Tamba, considère-t-il le « calcul analogique » comme l'« un des traits définitoires du processus métaphorique » (*De chose et d'autres. Sur la référence sens dessus dessous*, Strasbourg, Université des Sciences humaines, 1990, p. 278 ; voir aussi « Sur le chemin des proverbes : questions de classification », pp. 141-164, in : Jean-Claude Anscombe et al., eds, *Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité*, Lyon, Presses de l'École normale supérieure, 2012) : cela vaut pour les énoncés métaphoriques non proverbiaux ; pour les proverbes métaphoriques, l'analogie consiste en un « appariement » entre un exemple et un précepte (Mirella Conenna, Georges Kleiber, « De la métaphore dans les proverbes », *Langue française*, 134, 2002, pp. 58-77, ici p. 68). Partant de quoi, Irène Tamba propose plusieurs « pistes de recherche ». La première consacrée à résoudre la difficulté des proverbes non métaphoriques qui ne se prêtent pas au calcul analogique, leur sens compositionnel étant le même que leur interprétation standard. En effet, le proverbe littéral étant celui dont l'interprétation compositionnelle équivaut à son interprétation proverbiale, il n'est pas interprété par calcul analogique mais par « équivalence » paraphrastique : « *L'union fait la force est une façon (proverbiale) de dire* que plus on est unis, plus on est forts (p. 506, la graphie originale est respectée). La deuxième piste concerne les concordances entre les structures sémantiques des exemples et préceptes. Ainsi la relation d'analogie au fondement des proverbes métaphoriques, autrement dit de l'interprétation figurative de la forme littérale d'énoncés gnomiques, repose-t-elle elle-même sur une relation d'implication : *Il n'y a pas de fumée sans feu* (feu < fumée) = *Il y a un fond de vérité dans la rumeur* (vérité < rumeur). La troisième piste ouvre une perspective en direction de la linguistique comparative. Partant du fait que la paraphrase explicative révèle la dimension normative des proverbes, Irène Tamba avance que « [(i)] les proverbes littéraux, comme *Les apparences sont (souvent) trompeuses*, tendraient à fixer un précepte, une règle, sous une forme proverbiale unique [quand (ii)] les proverbes métaphoriques offriraient une gamme ouverte de synonymes imagés pour exprimer un même précepte passé en proverbe [...]]. On pourrait alors [(iii)] établir des correspondances entre proverbes métaphoriques de diverses langues, qui divergent par leur sens compositionnel mais renvoient à travers une relation proverbiale d'analogie à un même sens gnomique » (pp. 509-510). Par ces propositions, on voit bien en quoi Irène Tamba, dont le (double) propos est de « désambigüiser la notion classique de sens littéral en substituant une sémantique phrasique à une sémantique lexicale » (p. 513), prolonge les travaux de Georges Kleiber.

C'est ce que fait également Emilia Hilgert avec le nom propre (pp. 389-404). Le nom propre est le sujet princeps auquel Georges Kleiber s'est attaché dans sa thèse, dont il propose, on l'a vu, une théorie dénomminative : il la poursuivra tout au long de sa carrière (« Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années après », pp. 11-36, in : Michèle Noailly, éd., *Nom propre et nomination*, Paris, Klincksieck, 1995 ; « Sur le rôle cognitif des noms propres », *Cahiers de lexicologie*, 91, vol. 2, 2007, pp. 153-167). L'originalité de cette position est, d'une part, qu'elle marque un *tournant linguistique* par rapport aux approches logiciennes précédentes, d'autre part, qu'elle trouve sa place entre théories du nom propre vide de sens et théories du nom propre doté de sens descriptif.

S'appuyant pour commencer sur Jean-Claude Milner (*De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Éd. Le Seuil, 1978), Georges Kleiber considère que les noms communs ont, par leur sens descriptif, une référence virtuelle (en langue), qui, en discours, via les expressions référentielles, se tourne en référence actuelle ; ainsi, si les noms propres réfèrent, ont-ils un sens, conféré par le lien de référence (actuelle) qu'ils instaurent. D'où différents types d'expressions référentielles : les pronoms ont une référence *indicative*, les descriptions définies (ou syntagmes nominaux définis) *descriptive*, les noms propres *dénomminative*. Ainsi le nom propre est-il pour Georges Kleiber un désignateur rigide (Saul Kripke, *La Logique des noms propres*, trad. de l'anglais par P. Jacob et F. Récanati, Paris, Éd. de Minuit, 1982), mais également « il opacifie toute indication sur les propriétés et attributs du référent » (p. 391). De la référence au sens, on peut dès lors concevoir le sens dénomminatif du nom propre comme la formulation d'un prédicat : « être appelé /N/ (x) », qui se lit : « l'unique x qui est appelé /N/ » ; cela suppose que cet acte de dénomination soit précédé d'un acte de baptême (Kripke, *op. cit.*) qui fixe le lien référentiel et sémantique entre le nom propre et son (unique) référent.

De nombreuses critiques ont été émises sur cette théorie « dénomminativiste », qui peut être définie comme une « troisième voie » entre « l'asémantisme et le descriptivisme » (pp. 392-393). Ainsi Robert Martin (proche de Georges Kleiber, autant à l'université de Metz que par ses recherches sémantico-logiques) s'interroge-t-il : « Comment faire référence à Aristote, si je ne sais d'Aristote que cette seule chose, à savoir qu'il est appelé Aristote ? » (Robert Martin, *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga, 1987, p. 143). C'est là qu'Emilia Hilgert intervient, en proposant une « petite démonstration » (p. 395) de la théorie *dénomminativiste*

du nom propre : c'est qu'il faut se méfier des démonstrations qui reposent sur l'emploi de noms propres de personnages célèbres, comme dans (a) *Mon professeur de philosophie est très attaché à Aristote*, (b) *La Callas est très attachée à Aristote* et (c) *Ma sœur est très attachée à Aristote*. Car, si « dans le deuxième cas il ne s'agit pas du philosophe » (mais du riche armateur Onassis), en revanche il ne fait pas de doute que « dans le dernier cas on a bien du mal à dire de qui il s'agit », sans pour autant que cela prive le nom propre en question de son sens référentiel : c'est que l'emploi du nom propre, en (c) comme en (a) ou (b), « active la présupposition d'existence de quelqu'un qui porte ce nom », mais « pas obligatoirement et simultanément l'identification du référent » (pp. 395-396).

Ainsi Emilia Hilgert poursuit-elle le même but que Georges Kleiber, et d'autres auteurs du recueil le revendiquent, parmi lesquels, précisément, les deux dont nous avons précédemment recensé les articles : « J'espère par là-même défendre, contre vents théoriques et marées paradigmatiques actuels, l'idée d'une linguistique cumulative, qui tienne compte des acquis antérieurs pour progresser » (Kleiber, 1995, *op. cit.*, p. 11). Dans ces conditions, l'idée d'un hommage et le recueil d'une pareille somme se justifient pleinement, puisqu'il s'agit d'un linguiste dont l'œuvre s'est bâtie si longuement, si continûment, et si ouvertement.

Guy Acharad-Bayle

Cremlin, université de Lorraine, F-57000
guy.achard-bayle@univ-lorraine.fr

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, dir., S'adresser à autrui. Les formes nominales d'adresse en français
Chambéry, Éd. de l'université de Savoie, coll. Langages, 2010, 380 pages

Sous la direction de Catherine Kerbrat-Orecchioni, le volume *S'adresser à autrui. Les formes nominales d'adresse en français*, paru en 2010, réunit douze contributions, y compris l'introduction (pp. 7-30) et le bilan (pp. 335-372) qui sont signés par la coordinatrice elle-même. Le volume a été réalisé sous l'égide de l'université de Savoie dans le cadre du laboratoire Langages, littératures, sociétés. Catherine Kerbrat-Orecchioni est professeure émérite à l'université Lumière Lyon 2 et membre du laboratoire Interactions, corpus, apprentissages, représentations (Icar).

L'analyse des termes d'adresse (TA) représente un thème assez récurrent dans les ouvrages de Catherine Kerbrat-Orecchioni. Par exemple, elle a réalisé une analyse antérieure de ceux-ci dans le second tome des